

connaissait point, et la pauvre vieille, depuis si longtemps atone et insensible, donnait la preuve d'un esprit très ferme et très résolu. Durant cet entretien, elle traita presque d'égal à égal avec le noble comte, et lui-même subissait l'influence étrange de cette vieille femme tout à l'heure inanimée et à demi morte.

« Vous l'avez dit, comte de Glenallan, j'ai été la femme de confiance, la favorite de Joceline, comtesse de Glenallan : — Dieu veuille avoir pitié d'elle! — J'ai conservé ses bonnes grâces pendant de longues années; je les avais perdues pour une légère désobéissance, — vous devez vous souvenir de ce détail, — rapportée à votre mère par une personne que j'étais chargée de surveiller, qui s'en était aperçue et avait voulu essayer ainsi de se débarrasser d'un espionnage gênant...

— Ne me parlez pas d'elle! s'écria le comte d'une voix pleine d'angoisse, ne me parlez pas d'elle! Je ne veux pas que son nom soit prononcé.

— Il le faut, dit avec calme et fermeté la vieille Elspeth, il le faut; autrement vous ne sauriez rien entendre à la communication que je veux vous faire. »

Le comte chercha instinctivement un appui; il n'était pas sûr de pouvoir se contenir, et pourtant il souhaitait bien vivement être en possession des secrets de la vieille femme, qui avait certainement été le bras droit de sa mère et comme l'exécuteur de ses hautes œuvres.

« Ma disgrâce, comte de Glenallan, fut l'œuvre d'Eveline Neville, fille d'un cousin germain, d'un ami intime de feu votre père; elle avait été élevée au château de Glenallan. Il planait sur sa naissance un mystère, une histoire assez obscure; mais nul n'eût osé en demander l'explication à votre mère. Elle était aimée de tout le monde, excepté deux per-